

L'OMBRE DU MI-DIT

L'adresse de l'analyste (II)

Daniel Weiss

- : - : - : - : - : - : -

Entrer dans l'analyse, entrer dans le discours :

Une analyse¹ commence, elle se poursuit, et puis s'interrompt, s'arrête, se conclut. À quel moment ? De quelle façon ? À ces questions il n'y a de réponses que singulières, et formulables après-coup. Pour ce qui est des débuts, chacun pourrait se demander à quel moment « de l'analyse » a effectivement commencé pour lui :

- Quand il a lu quelques lignes de Freud en classe terminale ?
- Quand il a composé le numéro de téléphone de son premier analyste ?
- Quand a résonné une voix qui lui répondait ?
- Quand a eu lieu le premier rendez-vous effectif ?
- Quand, tout à fait ignorant et pensant rencontrer un psy qui allait lui prescrire (des médicaments, des exercices de comportementalisme, des bonnes paroles pleines d'humanité), il est tombé sur quelqu'un qui lui a proposé de l'écouter ?
- Quand un « cadre » a été fixé et que s'est énoncée (mais comment ?) la « règle fondamentale » ?
- Quand il a quitté le face à face pour le divan ?
- Quand il a entendu pour la première fois un mot, une remarque, un toussotement, une scansion, un silence, produisant un effet de surprise ?
- Quand il a entamé une deuxième séquence (une deuxième « tranche » selon l'expression consacrée) après plusieurs années d'une première « analyse » ?

Ou faut-il considérer l'entrée dans l'analyse - et non « en analyse », je ne reviens pas sur les remarques déjà faites à ce sujet - comme un temps diffracté entre ces différents moments ? Un mouvement en trois temps :

- qui implique la supposition d'un savoir censé rendre compte de ce dont je pâtis et répondre à certaines questions que je me suis toujours posées (Quand j'ai entendu parler de cette chose étrange qu'on appelle « l'inconscient »)
- mais qui n'est possible que parce que ce savoir peut s'incarner (au moment de la rencontre).
- et qui se concrétise effectivement avec l'acte de l'analyste (ce qui dans la rencontre a valeur d'interprétation).

¹ Dans un premier temps j'use de ce terme générique « analyse » ou « psychanalyse » pour désigner l'ensemble des pratiques orientées par l'invention freudienne. Les précisions et distinctions viendront dans un deuxième temps.

² On est prié de rayer les mentions inutiles.

Dans quoi entre-t-on donc quand cela commence ? De quoi les premiers entretiens constituent-ils le seuil ? Un dispositif ? Un cadre ? Un rituel ? Une institution ? Sans doute. Mais envisager l'entrée de cette façon c'est réduire la cure analytique à une sorte d'exercice formel, à un parcours balisé à l'avance dépendant d'une procédure. Certains débuts paraissent effectivement se ramener à cela. Peut-être avons-nous une expérience indirecte (les récits entendus de patients ou d'amis), ou directe (à la place d'analysant potentiel ou d'analyste), de ces situations où un dispositif est mis en place sans que rien ne commence véritablement. Confondre le début de l'analyse avec l'instauration d'un cadre expose à rater l'essentiel. Sommes-nous moins exposés à ce type d'impasse aujourd'hui, à un moment où la psychanalyse ne bénéficie plus, ou ne pâtit plus, du statut d'idéologie « psy » de référence ? La situation actuelle, où existent moins de présupposés dans le public quant à ce genre d'expérience, nous préserve-t-elle du silence ritualisé, bavard ou pas, à quoi risque parfois de se ramener une « analyse » ?

On l'entend, se placer dans un certain cadre, se conformer à un certain rituel, ne garantit pas que de l'analyse commence effectivement. Et si on veut envisager le commencement à partir de la métaphore de l'entrée, peut-être faut-il considérer que c'est d'abord et avant tout l'entrée en scène de l'inconscient. Son entrée sur la seule scène où il peut se faire effectivement entendre et reconnaître, la scène du discours de l'analyste ; et sous la seule forme possible : à travers ses formations (rêves, lapsus, actes manqués, symptômes etc.). Envisager la question de cette manière, en termes de discours, permet de ne pas réduire l'expérience à une affaire de rituel, de dispositif, de cadre, nécessaire sans doute, suffisant certainement pas. Dit autrement : commencer une analyse ou de l'analyse³ c'est inscrire sa parole dans un certain type de lien spécifique, un certain mode, original, d'interlocution. Et ce qui rend cela possible, c'est celui à qui on s'adresse.

Je ne vais pas développer ici une fois de plus ce qu'on entend par discours de l'analyste tel que Lacan le formalise. Disons simplement que pour peu que l'analyste puisse occuper une certaine place (c'est l'adresse), un savoir⁴ peut être supposé en place de vérité (c'est l'inconscient), ce qui amène le sujet à se mettre au travail pour y prendre quelque chose (c'est la tâche analysante), et cela suscite un certain nombre de trouvailles, ou de retrouvailles (la production de signifiants, la levée du refoulement).

La condition du discours analytique : le transfert... de l'analyste

L'expérience de l'analyse commence avec le transfert. C'est là un fait avéré et souligné, répété, rebattu, trop connu pour qu'on y insiste. Sauf à pointer que c'est le transfert... de l'analyste. Comme tout transfert il consiste à supposer un savoir. Mais celui-ci n'est plus attribué à une personne disposant d'une compétence spécifique. C'est un savoir déplacé, transféré, sur ce qui est à venir, et dont seul dispose, même s'il n'en sait rien, celui qui vient demander quelque chose : le patient (bien nommé ici puisque c'est en raison de ce dont il souffre qu'il demande).

C'est ce déplacement initial, situant le savoir du côté du patient, qui permet l'instauration du discours analytique, c'est-à-dire l'instauration de l'inconscient. Ce déplacement, qui

³ Je reviendrai sur cette distinction, déjà évoquée

⁴ Certains contestent l'usage du concept de « savoir » en psychanalyse, et préfèrent parler de « pensées ». Vincent Calais a développé ce point de vue. Mais c'est là un autre débat, à reprendre ultérieurement.

instaure l'inconscient comme une hypothèse nécessaire à l'expérience, dépend, je le répète, de l'analyste. À commencer par Freud, qui avec son acte inaugural, est le premier à avoir nommé l'insu (traduction littérale du terme *Unbewusste*), le premier à avoir opéré, à l'instigation des hystériques, ce déplacement, ce transfert, du côté de la parole du patient. Chacune ou chacun de ceux qui prétendent occuper la place de l'analyste renouvelle cet acte inaugural, supposant un savoir porteur de vérité dans ce qu'énonce le patient.

Ce transfert sur la parole constitue une première actualisation du désir de l'analyste. C'est lui qui permet que du transfert s'instaure du côté de l'analysant en un temps logiquement second. Et c'est sur lui que repose la règle dite fondamentale. Celle-ci part d'un postulat qui prend la forme d'une constatation : « vous dites la vérité » et qui rompt avec tous les discours où la vérité fait l'objet d'une injonction : « dites la vérité !⁵ ». Ce postulat quant à la vérité constitue le moteur de l'analyse. Ce temps premier n'exclut évidemment pas l'autre face (imaginaire) du transfert : l'énamoration/hainamoration qui se porte sur la « personne » de l'analyste. Loin qu'il l'exclue, il en est la condition. Lacan présente cela de façon imagée :

Le transfert se fonde sur ceci, qu'il y a un type qui, à moi, pauvre con, me dit de me comporter comme si je savais de quoi il s'agissait. Je peux dire n'importe quoi, ça donnera toujours quelque chose. Ça ne vous arrive pas tous les jours. Il y a bien de quoi causer le transfert⁶.

À ces dimensions symbolique et imaginaire du transfert on peut adjoindre la part réelle, pulsionnelle. Ces trois registres du transfert : symbolique à l'inconscient comme savoir de la vérité, imaginaire sur la personne de l'analyste, réelle comme mise en jeu de la « réalité pulsionnelle de l'inconscient »⁷ et en cela accrochée au corps, sont articulées. Elles ne se déploient pas successivement mais se nouent au moment où le processus commence effectivement.

L'acte de l'analyste :

L'entrée dans le discours dépend donc de l'adresse. La condition en est l'instauration du registre de la vérité, et l'imputation de cette vérité au patient. La façon dont on devient analysant, dont on entre effectivement dans le discours analytique, est évidemment variable. Là comme ailleurs cela ne s'envisage que singulièrement. Cette entrée s'avère manifeste quand se produit un effet de rupture dans la parole du patient ; quand, lors des premiers entretiens, quelque chose survient (évocation d'un rêve - à condition que ce ne soit pas un exercice convenu -, acte manqué, pensée parasite, équivoque entendue) qui arrête le flot du discours courant, suscite l'étonnement et constitue une brèche dans le fil du sens de ce qui s'énonce.

Encore faut-il que l'analyste soit là pour entendre l'ouverture qui se produit, et pour la faire entendre. À lui de marquer, d'une manière ou d'une autre, un point de suspension. Un pas se franchit dans la mesure où l'analyste prend ainsi acte de ce surgissement de vérité. S'agit-il là de « donner du sens » à ce qui s'entend ? Plutôt, me semble-t-il, de

⁵ : J'ai déjà évoqué cela dans un texte récent *Que reste-t-il de nos amours avec la vérité - Ouverture*, L'infâme N° 153

⁶ : *L'envers de la psychanalyse*, 14 Janvier 1970. Version du Seuil p. 59

⁷ : Je renvoie à ce que Lacan avance dans le séminaire sur les quatre concepts à propos du transfert comme « mise en acte de la réalité pulsionnelle de l'inconscient ».

produire un effet de coupure en faisant vaciller l'évidence du sens. On ne reste pas pour autant dans l'insensé. Un appel de sens (comme on dit un appel d'air) se crée immédiatement, produisant toutes sortes d'effets (rire, manifestations corporelles diverses etc.). Mais à partir de là, de cette coupure inaugurale, peut être prise en compte l'équivocité de la parole. Du sens il y en aura toujours, mais apparaît ici qu'il peut toujours être autre. L'appui sur le sens n'est plus aussi assuré.

Ces effets de rupture, quand ils surviennent lors de la première ou des premières rencontres, constituent le *Kairos*, le moment propice, pour marquer d'une manière ou d'une autre que quelque chose est engagé. Il faudra alors trouver la manière opportune de s'y prendre : en instituant un cadre temporel pour les rendez-vous, en proposant le divan, en énonçant les principes de la « règle fondamentale » etc. La façon de prendre acte que de l'inconscient entre en scène, dépend du style et du jugement de chacun. Là comme ailleurs il ne saurait y avoir de « bonne façon » a priori. Il est sans doute arrivé à chacun d'entre nous, lorsqu'il s'agissait de marquer un commencement (et à d'autres moments), de « faire comme », ou de « dire comme » (comme son analyste, comme son ou ses contrôleurs, comme ses maîtres, bref comme il faut). Et il nous est sans doute arrivé de constater combien, faute d'invention, faute qu'elle soit véritablement habitée, notre intervention tombait alors à plat. Rien d'étonnant à cela si on songe que ce genre de pratique mimétique se fonde sur l'identification, qu'elle privilégie le registre du Moi ; autrement dit que, sans relief, elle part de la surface plane du miroir. Quand elle se présente, la bonne occasion est à saisir mais il faut y mettre du sien, plutôt que du Moi. « Faites comme moi, ne m'imitiez pas ! » disait Lacan.

L'effet de coupure que produit l'inconscient n'est pas toujours si facilement sensible. La situation favorable qui permet la mise en place du dispositif de l'analyse au moment même où le refoulé fait retour, n'est pas toujours réalisée. Il arrive que pas grand-chose ne se fasse entendre lors des premières rencontres (que l'analyste n'entende pas grand-chose). Il faut parfois attendre assez longtemps pour saisir le moment qui convient. Mettre en place automatiquement et systématiquement un dispositif avant que quelque chose ne se soit fait vraiment reconnaître, s'en tenir à une demande manifeste en y répondant en expert « psy » qui propose ses « outils », expose à certaines (cruelles ?) déconvenues : une interruption prématurée ou l'installation dans l'éternité d'un confort insupportable. Mieux vaut faire durer le temps liminaire, longtemps parfois.

Marquer la rupture du sens manifeste et instituer un commencement n'est pas seulement reconnaître qu'il y a de l'inconscient, c'est lui donner lieu, l'inscrire dans un discours en prenant acte de l'insistance d'une vérité insue. Ce discours qui fait exister l'inconscient en acte ne peut se déployer que sur la scène du transfert. Autrement il ne se conçoit que dans la mesure où existe un bon entendeur. Nous nous imaginons être des individus, possesseurs d'un inconscient qui serait notre propriété de toute éternité, que nous pourrions trimbaler partout, identique à lui-même où que nous allions, et qui pourrait faire l'objet, pourquoi pas, d'une « connaissance »⁸. Nous l'assortissons parfois d'un adjectif possessif « mon inconscient ». Mais y a-t-il d'autre inconscient qui vaille que celui qui se déploie sur cette scène du transfert, c'est à dire adressé à un ou une, censé(e) en entendre quelque chose ? Un inconscient entre deux ?

⁸ : Dans un récent exposé Vincent Calais faisait remarquer que ce titre d'une célèbre collection des éditions Gallimard « Connaissance de l'inconscient », pouvait pour le moins prêter à discussion.

La vérité comme effet - Lumière et ombre

Lors des premiers entretiens il appartient donc à l'analyste de prendre acte de l'effet de vérité engendré par les formations de l'inconscient, et par là-même de lui donner lieu. Certains des patients que nous recevons y sont déjà par eux-mêmes sensibles et le repèrent sans qu'il nous soit nécessaire de trop forcer le trait. Nous en sommes quand même comptables puisque c'est à nous qu'ils s'adressent. Avec d'autres il faut trouver, à chaque fois, le bon mot, la bonne inflexion, la bonne façon de pointer l'ouverture. La manière qui ne referme pas, ou pas trop, ou pas trop vite, celle qui se situe en phase avec la langue dans laquelle cette vérité s'énonce.

Affirmer qu'elle s'énonce est sans doute déjà trop dire. Elle ne se dit pas, elle se laisse entendre - ce qui n'est pas tout à fait la même chose -, à travers les formations de l'inconscient. À travers, et sans doute aussi de travers. Même si elle parle (« Moi, la vérité, je parle », énonce Lacan dans son texte des *Écrits* « La chose freudienne »⁹), elle ne se donne pas telle quelle. Disons plutôt qu'elle se prête, ou s'inter-prête. Le leurre de la vérité une, de la vérité toute, constitue sans doute parfois un des moteurs de l'engagement dans l'analyse. L'idée, la croyance, qu'il serait possible de la saisir enfin, par un « travail en profondeur », est souvent présente, d'une manière ou d'une autre, chez celles et ceux qui s'adressent à nous. Et cette idée, nous ne la démentons pas, il nous arrive même de lui donner consistance. C'est ce qu'on pourrait appeler la « politique transférentielle de l'analyste », celle qui permet que le travail s'engage.

Pourtant dans l'expérience analytique la vérité ne se fait pas entendre distinctement et tout uniment, elle ne peut être que sous-entendue¹⁰, décelable entre deux : entre deux signifiants, et entre deux protagonistes. Parler ainsi d'une vérité qui ne se livre qu'en tant qu'elle s'inter-prête, est une manière de dire qu'elle ne procède que du mi-dire - pour reprendre le mot de Lacan - seul registre qui lui convienne en psychanalyse. Pas d'autre voie possible pour elle. À la considérer autrement, à vouloir s'en emparer, elle s'évanouit instantanément.

Pas d'autre voie pour la vérité - du moins celle dont il s'agit dans la psychanalyse - que le mi-dire par lequel se manifestent ses effets, pas d'autre voie non plus pour en prendre acte. Scansion, équivoque, remarque allusive, mouvements divers, tels sont les moyens dont nous disposons pour y répondre. Ces moyens-là, et d'autres encore, au gré de ce qui peut s'inventer. En tout état de cause : suspens du sens plutôt que réponse explicative. Là encore c'est une affaire d'adresse que de parvenir à situer son acte à la hauteur du mi-dire de l'inconscient, en ne réduisant pas ce mi-dire par un aplatissage explicatif et psychologisant. Et s'il nous arrive d'explicitier parfois, gageons qu'au mieux cela relève de notre politique transférentielle.

En faisant appel à la psychanalyse (même si elle n'est pas nommée comme telle) le patient, espère mettre un terme à l'embarras causé par les symptômes en les élucidant. Ainsi que l'étymologie nous le fait entendre, il s'agit de moins souffrir grâce à la lumière portée sur ce qui l'agit et l'agite, par devers lui. C'est la lumineuse voie de la psychothérapie

⁹ : À la page 409

¹⁰ : Peut-être faut-il saisir dans ce « sous-entendue » la dimension de l'allusion, mais aussi le fait qu'une formation de l'inconscient n'est jamais entendue à la hauteur qui lui convient.

freudienne. Et il nous arrive sans doute (en tout cas il m'arrive) de faire usage de cette métaphore de l'élucidation lors des premières rencontres. Mais cette mise en lumière de la vérité de l'inconscient ne va pas sans une part d'ombre, qu'il nous appartient de maintenir. Faute de cette ombre du mi-dit, ce qui se profère dans l'analyse se voit ôter toute portée, toute résonance, et se ramène à un savoir référentiel, autant dire rien. Un savoir référentiel de plus, là où c'est plutôt la place du savoir textuel qu'il s'agit de ménager, autrement dit la place de l'inconscient. Parler de savoir textuel est ici une autre manière de dire ce que j'avançais plus haut : ce savoir ne vaut que dans la mesure où il donne lieu à interprétation, dans la mesure où il ne saurait tout dire, où y persiste l'ombilic du non-sens qui permet d'y mettre une mise de sens.

Ainsi Freud a sans doute cru au départ que les explications qu'il pouvait donner à ses patients à partir de ce qu'il devinait, allaient produire un effet résolutif. Et cela a été le cas dans un premier temps. Assez vite cependant, dans les années 1910, par exemple dans ses textes regroupés en français sous le titre *La technique psychanalytique*, il souligne la nécessité d'une « scansion suspensive »¹¹, il recommande de ne pas révéler d'emblée au patient ce qu'il a refoulé.

Ce qui permet la mise au travail du sujet, c'est l'ombre du mi-dit, qui l'amène à ne pas cesser de dire, produire les signifiants qui seront ceux de son analyse (plutôt que ceux de son analyste). Et c'est à l'ombre de ce mi-dit qu'on entre dans le discours de l'analyse, et qu'on y reste... durant la cure, et après.

« Avec quoi analyse-t-on ? » - Le savoir-faire - de la fin au début

Cette possibilité de maintenir une part d'ombre, de faire résonner le registre du mi-dit, faute de quoi on rabat l'expérience sur une forme de suggestion, est ce qui permet l'entrée de l'inconscient sur la scène du transfert. Elle dépend de ce que l'on peut appeler « le savoir-faire de l'analyste ». Un certain talent, une certaine réceptivité aux effets de la langue, y sont sans doute nécessaires. Beaucoup de littérature, de poésie, de musique, de sensibilité artistique, bien d'autres choses encore... bref, ce que l'on appelait autrefois une pratique des humanités (le pluriel importe ici) y est certainement beaucoup plus utile que je ne sais quel apprentissage « technique »¹². Cela suffit-il ? D'où vient à l'analyste la capacité à faire jouer l'ombre portée du dire ? Quelle part y prend sa propre analyse ? En quoi est-elle une condition nécessaire ?

La manière dont l'expérience s'interrompt, s'arrête, se conclut, dépend de la façon dont elle a commencé. C'est ce qu'on lit sous la plume des bons auteurs. Ils ont raison. Et la manière dont le début conditionne la fin pourrait donner lieu à tout un travail. Mais on peut aussi, après tout, retourner la proposition : faire du début une conséquence de la fin. La possibilité que quelque chose commence effectivement pour l'analysant dépend de la façon dont cela aura abouti... pour l'analyste. Autrement dit c'est l'analyse de l'analyste

¹¹ : Cette expression et les remarques qui l'accompagnent renvoient au texte de Jean-Marie Jadin « Une logique des entretiens préliminaires » dans l'ouvrage collectif *Les entretiens préliminaires à une psychanalyse* publié sous la direction de Jean-Richard Freymann aux éditions Érès en 2016

¹² : On peut à ce sujet se reporter à ce qu'évoque Freud dans *La question de l'analyse profane* quand il cite un certain nombre de disciplines qui devraient être familières à l'analyste, et beaucoup plus utiles que le savoir médical (p. 133 de la version des éditions Gallimard Trad. J. Altounian et al.).

qui permet à un patient d'entrer effectivement dans le discours de l'analyse, de devenir analysant. C'est elle qui permet qu'un peu d'ombre puisse être ménagée pour son dire.

En quoi le permet-elle ? À quelles conditions l'analyse de l'analyste l'amène-t-elle à soutenir ce rapport, pas sans ombre, à la parole de celles et ceux qu'il reçoit ? La question mériterait de nombreux développements. Bornons nous à souligner qu'une mutation du rapport au savoir y est nécessaire, et qu'elle est possible dans la mesure où aura pu être rencontrée et subjectivée une certaine limite, un point de non savoir, un point de solitude absolue. Cela se subsume habituellement par l'évocation du rapport de l'analyste à la castration. Mais cette référence, répétée jusqu'au rabâchage, mériterait, me semble-t-il, quelques développements.

Il y a de nombreuses manières d'essayer de rendre compte de ce qui permet à l'analyste d'entretenir un rapport pas sans ombre à la vérité du désir. Lacan s'y est essayé de multiples manières au fil d'un enseignement orienté par la question « qu'est-ce qui fait l'analyste ? », (plutôt que « qu'est-ce qu'il fait ? », ou pire encore « qu'est-ce qu'il doit faire ? »). Ses multiples inventions théoriques pourraient être lues dans cette perspective. Quelle que soit la façon dont il essaie de rendre raison de cette « clinique du psychanalyste »¹³ (désinvestissement du Moi et de l'imaginaire spéculaire amenant à faire le mort, traversée du plan des identifications, désêtre etc.) c'est toujours d'un effacement qu'il s'agit, d'un vide, d'un certain type de deuil, d'une forme particulière de solitude, rencontrée quand on touche les racines de ce qui fait notre angoisse et que tout savoir se dérobe. C'est au prix de cette solitude rencontrée dans sa propre analyse qu'il est possible à l'analyste de faire jouer l'ombre du mi-dit pour celles et ceux qui s'adressent à lui. C'est elle qui lui permet de ne pas trop « s'y croire » (à la place de garant du savoir sur la vérité) afin que puisse émerger pour l'analysant un savoir cru (et crû - « crû en son propre »¹⁴ disait Lacan). Je n'insiste pas sur le fait que ce point spécifique de solitude rencontré dans l'analyse, n'est pas un lieu de résidence : on ne saurait s'y tenir, seulement y revenir, et n'en pas perdre la trace.

Quelles sont les conditions nécessaires pour occuper une place d'analyste, une place permettant d'écouter, et d'entendre, pas sans relief(s)¹⁵, et pas sans ombre ? Qu'est-ce qui nous permet de parler, nous taire, toussoter, intervenir ou nous abstenir, en analyste ? Qu'est-ce qui nous permet d'occuper cette place, devenir analyste, et y rester (plutôt que *le* rester¹⁶) ? Et l'analyse menée jusqu'à un certain point de solitude y suffit-elle ? Questions corollaires : faut-il avoir mené son analyse jusqu'à son terme (mais quel terme ?) pour occuper la place ? Et sinon, à quelles conditions minimales peut-on prétendre écouter quelqu'un en analyste ?

Tout cela ne peut se savoir (et se faire savoir) que concrètement, et après-coup, quand un analyste se fait entendre publiquement... mais peut-être pas devant n'importe quel public. Les analystes ont mis en place un certain nombre de dispositifs de travail pour reprendre ces questions, à commencer par la Passe. Mais tous les espaces de discussion et d'élaboration que nous nous donnons, quels qu'ils soient, devraient permettre de faire

¹³ : J'emprunte cette formule à Olivier Grignon qui en fait usage à plusieurs reprises dans l'ouvrage *Avec le psychanalyste, l'homme se réveille*, paru en janvier 2017 aux éditions Érès.

¹⁴ : Note sur le choix des passeurs (1974) Parue dans *Analyse freudienne* presse, 1993, n° 4

¹⁵ Il est vrai qu'au pluriel c'est aussi un mot qui s'applique aux restes.

¹⁶ : Je renvoie ici au séminaire de Serge André *Devenir psychanalyste et le rester*, Ed. Luc Pire 2007

entendre, indirectement et a minima, sur le mode du mi-dire, les réponses que chacun peut apporter à la question « Avec quoi analyse-t-on ? »¹⁷.

Ces réponses prennent habituellement - je le répète - une forme plutôt négative. Nous avons l'habitude d'affirmer, qu'on n'analyse pas avec son Moi, son fantasme, ses théories sexuelles infantiles, moins encore avec la théorie psychanalytique aussi sophistiquée soit-elle, ni non plus avec ses signifiants, et même qu'on analyse sans tout cela. Ces formulations, subversives quand elles ont été avancées, ont fini par devenir une rengaine aussi usée que la « neutralité bienveillante » d'autrefois. Sont-elles d'ailleurs véritablement pertinentes ? Tout cela a-t-il disparu au moment où il y a de l'analyste ? Par quel miracle une telle évaporation se produit-elle ?

Il serait peut-être plus juste de préciser qu'il y a de l'analyste quand se produit un écart avec ce qui soutient le Moi, (le fantasme, les théories infantiles et psychanalytiques et...). Au prix de cet écart, la coupure peut ne pas se refermer instantanément, et l'inouï peut se faire entendre. C'est là un mouvement plutôt qu'un état, survenant dans les moments, parfois fugaces, de détachement, sinon de rupture¹⁸, avec nos théories, nos fantasmes, et, last but not least, nos enjeux narcissiques. Peut-être faudrait-il avancer qu'on analyse avec ce qui, pour chacun, a fait trouée traumatique, avec son traumatisme (pour reprendre un néologisme souvent employé). Ce n'est pas sans lien avec le point de solitude absolue que j'évoquais plus haut. Dans notre pratique il s'agit de pouvoir « faire avec » : s'en accommoder, sûrement, mais aussi et surtout pouvoir en faire usage de la bonne façon dans ce qui oriente notre acte. Savoir y faire avec le traumatisme, peut-être est-ce, après tout, ce qui donne son style à l'analyste. Chez Freud le point limite, le point-trou se conceptualise comme « roc de la castration », et Lacan propose plusieurs façons de déplier ce concept pour lui donner diverses résonances (« traversée du plan de l'identification », « destitution subjective », barre posée sur le grand Autre etc.). Encore une fois ce point limite, ce point-trou, c'est cela qui permet l'acte de l'analyste, en tant qu'il porte l'ombre du mi-dit.

Psychopsycha - De l'analyse/une analyse - retour sur l'acte analytique

On l'aura sans doute remarqué : ce que j'écris dans les pages qui précèdent ne concerne pas spécifiquement les débuts, l'entrée. Tout cela peut s'appliquer à n'importe quel moment de l'expérience et à n'importe quelle intervention de l'analyste. Rien d'étonnant à cela : quel que soit le moment, c'est l'acte de l'analyste qui, du début à la fin, est en cause. C'est lui qui permet l'entrée, et aussi la sortie. Inventif, varié, variable, original, irréductible à un modèle, impossible à répéter ou à imiter, bref, singulier, sa structure est toujours la même.

Là comme ailleurs on a beaucoup reproché à Lacan, à qui on doit ce concept d'acte analytique, l'usage du singulier précisément, alors même que les interventions de l'analyste dans la cure peuvent avoir des formes si diverses. Cet usage me paraît pourtant pleinement justifié, dans la mesure où chacune de ces interventions, si elles sont d'un analyste, portent la trace de ce à quoi l'aura mené sa propre analyse. C'est ce qui lui

¹⁷ : Je renvoie ici à l'article d'Olivier Grignon « Avec quoi analyse-t-on ? » dans le recueil de ses textes déjà cité.

¹⁸ : J'aurais aimé écrire « déprise » si la portée de ce terme n'avait pas été complètement annulée par les discours « psy » du développement personnel et leur « lâcher prise ».

permet de laisser jouer le registre du mi-dit, de ne pas ravalier ce qui se s'énonce au rang déjà su, et c'est ce qui favorise l'invention dans la cure. La première occurrence de l'acte est celle qui permet l'entrée dans le discours analytique : lorsqu'au mi-dit de la vérité (des formations de l'inconscient) vient répondre le mi-dit de l'analyste.

Ce qui rend possible cette entrée, dépend, répétons-le de ce qu'aura été l'analyse de l'analyste, de ce à quoi elle aura pu le mener ; en termes choisis : de ses effets performatifs. Je ne peux ici que reprendre une fois de plus la référence, maintes fois évoquée, à ce qu'avance Lacan dans les « Variantes de la cure-type » : « une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste »¹⁹. Prendre appui sur une telle formulation ne résout pas la question. Cela la déplace sur l'analyste ; sur ce qui fait l'analyste, je le répète, plutôt que sur ce qu'il fait. Et cela souligne aussi l'unicité du discours analytique, quel que soit le cadre dans lequel il prend place.

De ce point de vue, il me paraît nécessaire de reconsidérer la façon dont nous distinguons, et dont nous nommons, nos différents modes de pratique. Nous en rendons habituellement compte en différenciant ce que nous appelons psychothérapie-psychanalytique d'un côté, psychanalyse à proprement parler de l'autre. Cette distinction ne me paraît pas pertinente. Non que tout ce qui se fait avec quelqu'un se présentant comme psychanalyste soit nécessairement « une » analyse, certainement pas. Mais parce qu'user du terme psychothérapie pour qualifier ce qui ne serait pas vraiment une analyse, autrement dit opposer thérapie et analyse paraît tout à fait discutable. Un « processus analytique » (utilisons cette périphrase faute de mieux) quel qu'il soit, produit une mutation du rapport du sujet à ses symptômes, autrement dit des effets thérapeutiques, si on veut bien disjoindre ce terme de toute référence à la médecine. Nous n'avons aucune raison de laisser la thérapie au « psys » de toutes espèces. Faute d'une dimension thérapeutique la psychanalyse est ramenée au rang de pastorale. J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer cela²⁰. Ce « processus analytique » quelle qu'en soit la forme, produit aussi un gain de savoir. Celui qui s'y inscrit en apprend un peu sur ce qui l'agit, l'agite, ou l'arrête. Dès lors que c'est à un analyste qu'on s'adresse c'est l'inconscient qui est censé entrer en scène. Et cette entrée produit des effets à la fois épistémiques et thérapeutiques, y compris bien sûr, parfois, de réaction « thérapeutique » négative. J'ajoute qu'on ne peut préjuger au départ du point où mènera l'expérience, ce qui ne l'empêche pas d'être orientée.

Nommer « psychothérapie psychanalytique » ce qui ne serait pas psychanalyse à proprement parler paraît dès lors discutable. De même que pourrait être discuté le préfixe « psy » si utilisé aujourd'hui. Y est-il vraiment question de l'âme, de ce « cœur de l'être » qui se trouverait (à force de le chercher sans doute) dans les profondeurs ? Tout cela serait à reconsidérer, même si certains traducteurs français de Freud recourent à l'âme *larga manu*.

Il y a, sans aucun doute, je le répète des distinctions à établir. Et il me semble qu'il serait plus pertinent de parler « d'entretiens psychanalytiques » plutôt que de psychothérapie quand nous considérons que ce qui se déroule n'est pas une analyse à proprement parler. Mais le savons-nous à l'avance ? Les critères formels, cadre institutionnel, disposition spatiale, paiement, mode d'intervention de l'analyste, ne sont pas déterminants. Et pas

¹⁹ « Variantes de la cure-type » *Écrits* p. 329

²⁰ : cf. *L'adresse de l'analyste (I)* dans le N° 152 de l'Infâme

non plus une visée fixée a priori (résolution des difficultés d'un côté, travail « en profondeur », gain de savoir sur soi-même, « formation » [?] de l'autre). Seul l'après-coup permet de trancher quant à ce qui aura eu lieu.

Tout ne se vaut pourtant pas. On peut supposer, c'est ce qu'on constate habituellement, que les effets de cette expérience dépendent, en partie au moins, des moyens qu'on y consacre. Autrement dit le cadre qui lui donne lieu influe sur ce que pourront être ces effets. C'est là une évidence mais qu'il n'est peut-être pas tout à fait inutile de rappeler aujourd'hui. Je pense en particulier à la question de la fréquence des séances : on n'est pas dans l'analyse de la même manière selon qu'on vient une fois par semaine, deux, ou trois fois. La mise transférentielle de l'analysant n'y est pas identique selon le temps (et l'argent, quand argent il y a) qu'il consacre pour l'expérience. La psychanalyse ne bénéficie plus du statut d'idéologie de référence, je le répète. Nous avons des raisons de le déplorer et des raisons de nous en réjouir. Elle n'est plus, dans les milieux « psy » (psychiatres, psychologues, éducateurs, travailleurs sociaux, rééducateurs divers etc.) l'objet désirable, et enviable, qu'elle a pu être. Aucune raison, aujourd'hui pour les « pys », de se fatiguer quand on dispose « d'outils » tellement plus efficaces et rapides pour « gérer les patients » et oublier son propre malaise. Le cadre que propose la psychanalyse ne représente plus un modèle implicite. Le plus souvent les personnes que nous recevons pour la première fois en ignorent tout et sont parfois étonnées quand nous leur proposons, ne serait-ce qu'une séance hebdomadaire.

Quoi qu'il en soit, qu'il y ait de l'analyse, parce qu'il y a de l'analyste, ne signifie pas encore qu'on fera, ou plutôt qu'on aura fait, une analyse. Quand le travail n'est pas suffisamment soutenu certains effets se produisent, sans nul doute, mais certaines résistances (du patient ? de l'analyste ?) sont également ménagées qui ne permettent pas de franchir certains points de cramponnement narcissique, d'abandonner certaines jouissances, de toucher aux racines de l'angoisse, aux racines de la subjectivité.

Il nous appartient aujourd'hui de faire valoir, quand nous le jugeons opportun, l'intérêt d'une fréquence soutenue plutôt que de solutions de compromis. Si l'analyse nécessite un désir affirmé, c'est d'abord celui de l'analyste dont dépend le transfert du patient. Je ne peux que reprendre ici ce que j'ai déjà évoqué : un peu de psychanalyse est-ce de la psychanalyse ? Dit autrement : pas tout est de la psychanalyse, et n'importe quoi ne l'est certainement pas²¹. Nous ne savons pas a priori ce qu'elle est, ou plutôt ce qu'elle sera, quand quelqu'un s'adresse à nous et que nous lui proposons de s'inscrire dans l'expérience. Mais nous pouvons préjuger de ce que les conditions dans lesquelles elle se déroule peuvent favoriser, ou empêcher, un certain travail. De ce point de vue il pourrait être intéressant de nous demander ce qui nous amène à proposer une séance hebdomadaire (en face à face ? sur le divan ?) plutôt que plusieurs.

- Est-ce une décision liée à ce que peut soutenir subjectivement le patient, la meilleure façon de procéder avec celle-là ou celui-là pour que le travail puisse effectivement se faire dans les meilleures conditions ?
- Est-ce une concession faite à la demande de celui qui s'adresse à nous, autrement dit une sorte de complicité avec un compromis pour lequel il cherche inconsciemment notre caution ? Et dans ce cas on peut se demander si cela relève

²¹ : Je me souviens avoir écrit et diffusé un petit texte portant ce titre.

des résistances du patient ou/et de l'analyste, et à quelles conditions celles-ci peuvent être analysées.

- Est-ce une manière de se conformer aux impératifs de l'institution dans laquelle on exerce et qui impose certaines contraintes ?
- Il n'est pas toujours facile de trancher entre ces options, pour autant qu'on puisse vraiment les distinguer. Quoi qu'il en soit, pour que se produisent certains changements il faut se donner un peu de peine. À nous de faire valoir que cela en vaut la peine.

Y aller, en sortir :

Nous ne pouvons préjuger de ce que sera l'expérience, je viens de l'écrire. Cela ne nous empêche pas d'inviter le patient à y aller. « Allez-y ! » pourrait d'ailleurs être une des manières d'énoncer la règle fondamentale²². Reste, bien sûr, à préciser à quoi peut bien renvoyer le « y », ce vers quoi on se dirige quand on entre dans l'analyse. Nulle possibilité, encore une fois, de le savoir a priori. La seule chose que nous puissions dire est qu'il indique un lieu de solitude, et d'ombre, où seul l'analysant peut aller. Seul lui peut y aller, mais il ne peut aller seul. Il y faut un partenaire, qu'il pourra congédier quand viendra le moment d'en sortir.

*

**

Daniel Weiss
Le 28 janvier 2017.

²² : Ainsi que l'évoquait David Deneufgermain dans son texte *Le chapin du lapeau* paru dans le N° 151 de l'Infâme.